

KALÉIDOSCOPE

societe.union@sonapresse.com

...> DITES-NOUS...

Bessora : "Un auteur pour moi est singulier, libre d'expression et de création"

PRÉSENTE à Libreville dans le cadre de la 1re édition du Festival international du livre gabonais et des arts (Filiga) du 25 au 27 mai 2022, Sandrine Bessora nous a accordé un entretien. Le troisième à L'Union depuis plus d'une décennie. Elle y aborde sa vie d'écrivaine, son rapport au Gabon le pays de son père Marc Saturnin Nan Nguema, ses projets d'écriture... Accès libre et exclusif dans l'univers de l'auteure de "Cueillez-moi jolis messieurs", entre autres.

Propos recueillis par
Issa IBRAHIM
Libreville/Gabon

L'Union : Bessora, vous êtes à Libreville pour le Festival international du livre gabonais et des arts où le Prix d'honneur vous a été décerné pour l'ensemble de votre œuvre. Quelle réaction ?

Bessora : *ce furent trois journées très riches, des tables rondes denses et intéressantes, des moments de partage et de découverte. Et le jury de ce prix a pensé à moi... j'en suis ravie ! Maintenant je retourne à l'écriture !*

Malgré votre immense succès, vous restez très peu connue au Gabon. Qui se glisse derrière le nom de plume Bessora ?

Quelqu'un qui publie depuis la fin du siècle dernier, une quinzaine de romans, nouvelles, scénarios. Je fais aussi de la co-translation, en collaboration avec une traductrice franco-coréenne. Je prête ma plume à des personnalités publiques. Écrire est ma passion et mon métier.

Nous vous savons aussi rétive aux étiquettes, aux catégorisations. Mais presque tous les ouvrages qui parlent de vous disent que vous êtes une romancière "gabonaise" et non "française" ou "suisse". Un mot là-dessus ?

On dit aussi que je suis Belge, Suisse, Gabonaise, Française... j'ai lu quelque part que j'étais Sénégalaise. Parfois, on me prend pour une Marocaine. Ces étiquettes s'annulent en se contredisant. Ce n'est pas plus mal. Je n'écris pas depuis une nationalité ou pour une nation...

... soyez plus précise

Je suis attachée à la liberté d'expression et de création des auteurs. Ils n'ont pas, selon moi, à se voir assigner une identité ou un contenu (sauf lorsqu'ils travaillent sur commande, bien entendu).

Avez-vous un retour de vos écrits depuis le Gabon, de votre impact sur le champ littéraire local ?

"53 cm" et "Petroleum" sont, je crois, les plus connus au Gabon. D'autres restent à découvrir ! Dont

celui qui paraît en janvier prochain.

Connaissez-vous la plupart des écrivains gabonais, sinon quelques-uns ?

Ils sont trop nombreux pour que je les connaisse tous ! Mais il m'arrive de les croiser à Paris, Genève, Libreville... et même Port-Gentil. Tiens, je viens de prendre un thé avec Éric-Joël Bekale, au bord de mer, à Libreville. Beau moment.

Il y a peu, dans une interview sur Arte, le "28 Minutes", vous disiez, à propos de la question de "l'appropriation culturelle", qu' "un créateur doit pouvoir s'emparer de tous les sujets pour lesquels il est en empathie, et tous les personnages pour lesquels il est en empathie". Pouvez-vous nous en dire un peu plus ?

Un auteur pour moi est singulier, libre d'expression et de création. Le marché, et parfois les institutions, sont souvent tentés de cantonner les auteurs à une identité ou à des contenus. Je ne suis pas ces injonctions ou ces assignations. Je m'empare des sujets qui me parlent, quels qu'en soient les protagonistes ou les géographies.

Qu'écrivez-vous actuellement ?

Un récit en collaboration avec une jeune femme qui a vécu un déni de grossesse. Je l'accompagne dans l'écriture de son témoignage.

Où en êtes-vous avec la tétralogie des boiteux (la suite de Zoonomia et Narcisse Citizen), vu que vous aviez mis entre parenthèses son écriture pour rédiger "Les orphelins" que vous avez exposés au Filiga avec d'autres œuvres ?

Le volet n° 3 trois paraît en janvier 2023, aux éditions Jean-Claude Lattès. Les trois tomes peuvent se lire dans n'importe quel ordre, même si on y retrouve des personnages récurrents.

Justement, l'écriture de "Les orphelins" vous a été inspirée en regardant un documentaire sur une histoire réelle qui vous a particulièrement touchée. Pouvez-vous nous en dire davantage ?

Je ne connaissais pas l'histoire de

ces orphelins allemands, "exportés" en Afrique du Sud pour servir l'idéologie de l'apartheid. On leur a mis dans le crâne qu'ils étaient des êtres supérieurs, des Aryens. Certains se sont rebellés, et ont résisté à cet endoctrinement. Eux m'intéressent. Aussi le fait qu'ils ne pouvaient se prévaloir du statut de victime car a priori jugés comme des bourreaux. C'est une histoire d'enfance volée... et du poids de la culpabilité.

Que ça soit pour votre premier roman, 53 cm, pour la tétralogie des boiteux ou Les orphelins, on note que vous vous documentez beaucoup. Votre formation d'anthropologue y est-elle toujours pour quelle chose ?

J'ai été formée à la recherche au cours de ma thèse. C'est utile en effet ! Ça me permet de trouver les sources, de les trier... Après, l'idée est de faire disparaître dans mes textes la trace de ces recherches : j'écris des romans, pas des essais.

Dans Zoonomia, vous retracez l'histoire de Paul du Chaillu. Tout y est-il vrai ?

Non. C'est un roman inspiré d'un aventurier à la vie éminemment romanesque. J'ai puisé dans sa biographie pour fabriquer un personnage qui a sans doute à voir avec du Chaillu, mais qui reste une fiction. Cela dit, cette fiction se déroule dans un contexte historique qui lui, est réel.

Votre littérature a beaucoup évolué, des premiers romans au dernier, Le testament de Nicolas. Comment concevez l'écriture en tant que Gabonaise ?

femme ?

Je conçois l'écriture en tant qu'écrivain... Pas à partir d'un passeport. La littérature africaine est, elle aussi, en mouvement. Miano et vous-même en changez la configuration. Où allons-nous finalement ?

Je n'ai pas la réponse à cette question, que je ne me pose pas. C'est peut-être une question de chercheur. Peut-être...

Selon vous, que faire pour tirer une littérature nationale vers le haut ? Comment élever notre littérature, sa qualité créative notamment ?

À chaque nouveau projet, j'ai l'impression de recommencer (presque) à zéro. Je doute. Je ne connais pas un auteur qui ne doute pas. Je ne saurais pas vous dire comment écrire mieux, mais j'imagine que c'est une question de travail. Beaucoup d'auteurs américains sont friands de workshops. Des formations à l'écriture existent.

Peut-être que ça peut aider. Également le

soutien des pouvoirs publics : il n'y a pas d'industries culturelles sans politiques culturelles, une politique qui passe par le soutien à l'édition, la création, la diffusion et la promotion des œuvres. Également le soutien aux associations et aux syndicats qui défendent les intérêts moraux et matériels des auteurs.

Pensez-vous que le dialogue des cultures littéraires Nord/Sud est-il encore possible ? Ou restons-nous à des conceptions différentes de la littérature ?

Là encore... je ne me pose pas ce genre de question. Et je ne conçois pas le monde – en particulier littéraire – comme un axe Nord/Sud. Mais c'est une vision personnelle.

Permettez-nous cette question pour finir : que lisez-vous actuellement ?

Les Illusions perdues de Balzac. Un roi sans divertissement de Giono. De l'aurore au crépuscule de mon séjour terrestre, de Nang-Bekale. Francophone métronome de Rice. Je lis toujours plusieurs livres à la fois...



Photo : Antoine Flament